

**Marcher dans les traces des deux corps du roi**  
Liliane Giraudon, *Les Pénétrables*, P.O.L, 2012, 320 p.

Anne-Renée Caillé

Number 299, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caillé, A.-R. (2013). Review of [Marcher dans les traces des deux corps du roi / Liliane Giraudon, *Les Pénétrables*, P.O.L, 2012, 320 p.] *Liberté*, (299), 41–41.

# Marcher dans les traces des deux corps du roi

Les monuments littéraires de Liliane Giraudon ont aussi la fragilité de portraits intimes.

ANNE-RENÉE CAILLÉ

**L**ES PÉNÉTRABLES est une réédition augmentée du livre *Mes bien-aimé(e)s* paru en 2007 chez la défunte maison d'édition Inventaire/Invention. La poète, plasticienne et traductrice française Liliane Giraudon accumule depuis plusieurs années des petits portraits d'auteur(e)s disparu(e)s : elle nous en présente ici vingt-cinq (la première édition en comptait treize), parmi lesquels se trouvent ceux de Montaigne, Sappho, Baudelaire, Rimbaud, Artaud, Nietzsche, Pétrarque, Robert Walser, Djuna Barnes, Danielle Collobert et Huguette Champroux.

Un « avertissement au lecteur » fournit une définition du terme *pénétrables*. Emprunté au lexique d'architecture, il désigne « les voies d'accès à un bâtiment ». Liliane Giraudon nous dit que les bâtiments sont ici des livres et « [I] es noms qui ont signé ces livres habitaient un corps. »

Le corps : voilà le filon le plus manifeste qui parcourt ces « vies » d'auteurs, sommées en une succession rapide de courtes phrases qui en flashent divers faits biographiques connus et souvent inconnus, de grands événements, de l'anecdotique, des lieux habités, des aspects stylistiques de l'œuvre, des enfants nés, des amitiés, des trahisons, des mariages, des divorces, des guerres, des maladies, des souffrances... Le livre produit avec heurt la rencontre entre

les *deux corps du roi* : celui de l'auteur, éternel et dynastique, que l'institution perpétue, et celui de l'être mortel, de chair, de merde. C'est ce deuxième corps qui occupe le plus souvent *Les Pénétrables*, malgré l'apparition ponctuelle du premier par le biais de quelques citations choisies.

LILIANE GIRAUDON  
*Les Pénétrables*,  
P.O.L., 2012, 320 p.

seule, crai[nt] la vieillesse et la mort»; en Nietzsche un homme insomniaque et dyspepsique; en Max Jacob l'enfant giflé par sa mère – «La mère de MAX JACOB (elle chante des airs d'opérette et elle gifle)» –; elle fait apparaître un Baudelaire paralysé et aphasique, «mourant entre les bras de sa

Ainsi, Giraudon nous permet de voir : en «SAPPHO sur son socle de marbre dans la grande bibliothèque de Pergame», celle qui, «petite et mère, un matin, à quarante-six ans et quatre mois», ou encore le corps de Marina Tsvetaïeva retrouvé «pend[u] à un crochet», que Giraudon accompagne des vers de la poète : «Dans les morgues, les médecins nous reconnaîtront/À la grosseur inusitée de nos cœurs.»

Dans sa *revisite* du genre biographique, la poète ne fait pas qu'exposer des corps mortels. *Les Pénétrables* sont aussi des voies d'accès à l'Histoire. Certains s'y inscrivent par des actions politiques : «MAÏAKOVSKI en septembre 1922 glorifiant la Tchéka. MAÏAKOVSKI dédiant un poème au chef de la

section secrète de la Guépéou. MAÏAKOVSKI publiant dans un magazine humoristique un appel à l'espionnage.» D'autres en subissent les contrecoups : «HUGUETTE CHAMPROUX sous les bombardements (elle tremble si fort qu'elle ne parvient plus à s'habiller)»; et quelques fois réussissent à la déjouer : «HANNAH HÖCH réfugiée dans sa petite maison à Heiligensee au nord de Berlin. HANNAH HÖCH surmontant la faim en plantant des pommes de terre dans son jardin. [...] HANNAH HÖCH sauvant les archives dada de ses amis en les enterrant dans son jardin.»

Si la répétition du nom propre dans chacune des phrases génère au départ un rythme qui paraît saccadé, cette insistance devient vite mélodique. Les noms battent la cadence, reviennent comme pour signifier qu'ils ne nous quitteront pas, que ces enveloppes sont là pour rester. Giraudon dira qu'à l'écriture, elle entendait une «bande-son», celle des parties de rugby que son père écoutait à la radio lorsqu'elle était enfant. On ne peut faire autrement que d'entendre alors chaque phrase comme le «compte-rendu» d'un botté, d'un hors-jeu, d'un échange clé...

Où est l'auteure à travers ces portraits biographiques? Elle est juste là, à vrai dire, elle apparaît à quelques reprises avec force : «RACINE mourant à l'âge que j'ai bientôt moi écrivant ce portrait de lui.» Ou alors certains traits nous rappellent sa propre œuvre, comme ces cahiers de couleurs (de Tsvetaïeva ou d'Artaud) que l'on a croisés dans *La Poétesse*. Mais Giraudon est aussi là derrière ces portraits de femmes qu'elle choisit d'exposer, des femmes fortes et insubordonnées, comme l'artiste et dramaturge féministe Djuna Barnes ou bien la militante anarchiste Louise Michel : «LOUISE MICHEL travestie. Place de l'Hôtel-de-Ville, habillée en garde national. LOUISE MICHEL répond aux tirs des gardes nationaux. LOUISE MICHEL et la Commune de Paris.»

Dans *Les Pénétrables*, Giraudon témoigne sa reconnaissance envers des écrits d'auteurs qui «l'ont aidée à vivre». Ce faisant, elle continue aussi d'inventer des formes génériques : tout comme ses «homobiographies» qui rendaient protéiforme l'entreprise autobiographique, ces petits portraits d'écrivains et d'artistes renouvellent l'approche biographique traditionnelle. La poète dirait peut-être que ce n'est pas là son objectif principal, mais on ne peut que féliciter une œuvre poétique aussi exploratoire, qui se soustrait aux catégories figées au profit de l'invention. Ce sont des œuvres comme celles de Giraudon, totales, qui font avancer la poésie. De ces œuvres qu'il faut suivre, non seulement dans le sens de «ne pas perdre de vue», mais dans le sens de «marcher dans les traces». **L**

Giraudon nous permet de voir en Nietzsche un insomniaque ; en Max Jacob l'enfant giflé par sa mère.